

Le Cadeau de Lazare



© Les éditions de la Sorcière Blanche



Virginia Besson Robilliard

Table des Matières

[Page de titre](#)

[Copyright](#)

[Citation](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Message de fin](#)

[A propos de l'auteur](#)

LE CADEAU DE LAZARE

Virginia Besson Robilliard

Copyright © 2025 Virginia Besson Robilliard
Tous droits réservés.
Les éditions de la Sorcière Blanche

« Un magnifique voyage à vous qui allez lire ces lignes ! »
Virginia

Chapitre 1

Une bise glacée s'engouffra dans le vestibule lorsque, par une froide soirée d'hiver, trois silhouettes franchirent le seuil de ma demeure.

Si vous m'aviez dit, il y a peu encore, que je contemplerais un jour de mes propres yeux de véritables sorcières, je ne vous aurais jamais cru. Et pourtant, moi qui avais côtoyé des spectres et m'étais retrouvé dans des situations abracadabrantesques toute ma vie, en cet instant précis, je ne trouvais pas les mots. Moi, Lazare Donatien, Drockhead à qui l'éloquence n'avait jamais fait défaut, bien au contraire, quel étonnant constat je venais de faire là !

De réelles enchanteresses, d'une très ancienne lignée qui plus est, se tenaient aujourd'hui devant moi. Si, à ces mots, c'était l'imagerie populaire véhiculée par les contes qui vous venait à l'esprit, alors je ne saurais trop vous recommander de vite revoir votre copie. Diantre, ces femmes-là, loin des caricatures de nez crochus et autres hideuses verrues, étaient éblouissantes d'assurance et de beauté. Elles me firent un tel effet que je ne pus m'empêcher de laisser s'égarer mes pensées : ces jeunes femmes tenaient beaucoup plus des déesses que des magiciennes de légende ! Je fis un effort pour retrouver mes esprits en même temps que ma courtoisie et les priai d'entrer dans mon humble demeure.

Les trois demoiselles, bien que vêtues avec goût et simplicité, se mouvaient avec une élégance envoûtante, presque surnaturelle. Elles irradiaient une telle aura que, d'instinct, je sus que j'avais eu raison. Foi de Lazare, si ces femmes extraordinaires ne pouvaient résoudre le problème pour lequel je les avais contactées, personne ne le pourrait !

Pour une fois, Zeph, my valet, n'avait pas rechigné à m'aider. Il faut dire que l'enjeu le touchait de près. Son zèle, presque comique, avait transformé la salle à manger en un festin digne d'un réveillon princier. Les effluves de

chapon rôti et de vin épicé flottaient dans l'air, tandis que les chandelles faisaient danser des ombres sur les murs ornés de guirlandes. Et quoi, Noël, après tout, ne vient-il pas qu'une fois l'an ?

Nous venions de savourer les entrées, attaquant le plat principal, lorsque je décidai d'aborder la raison de leur présence en ces lieux ce soir, et entrai enfin dans le vif du sujet.

– Mes très chères demoiselles, comme nous en avons discuté par téléphone, vous savez que je vous ai fait venir pour m'aider à résoudre un problème vieux de plusieurs années.

– C'est juste, répondit la jeune femme blonde en face de moi, attendant sereinement la suite.

D'après ce que j'avais compris, Sorah était l'aînée des trois sœurs Armaciès que j'avais invitées. Et ce n'était rien de le dire, mais je peux vous assurer que l'incroyable présence de cette jeune femme, mêlant force et délicatesse, avait de quoi en imposer.

– Vous êtes resté plutôt vague sur vos raisons, reprit-elle avec calme, et puisque nous sommes là, il est normal que nous attendions plus de détails de votre part.

– Tout à fait, pardonnez-moi d'avoir été un peu vague lors de cet appel. Je vous remercie d'être venues malgré cela.

Pfiou, je me sentais nerveux comme un collégien, à des années-lumière de mon habituelle assurance et inconfortable au possible. Il fallait que je remédie à ça, et vite !

– Étant donné la nature véritable de nos « métiers » respectifs, Lazare, je peux vous assurer que nous comprenons votre discrétion, me rassura Sorah.

– Et je vous remercie pour cela aussi, repris-je, retrouvant soudain ma contenance. Comme vous le savez, je travaille avec spectres et revenants, toutes catégories confondues, et je n'ai d'ordinaire pas besoin d'aide.

Cependant, le cas de mon valet est différent. C'est le seul esprit vagabond qui ait jamais croisé ma route.

– Votre ami est donc un esprit vagabond... Les trois sœurs échangèrent un regard. Hénora, la brune, tapota la table du bout des doigts, tandis que Miriel, flamboyante rouquine, jouait avec une mèche de cheveux.

– Je suppose que je n'ai pas besoin de vous expliquer la particularité de son cas ? repris-je après un court silence.

– Hum, un esprit vagabond, répéta Sorah. Nous pouvons en effet percevoir son essence et connaissons sa particularité, même sans le voir. Vous voulez lui offrir un nouveau corps, n'est-ce pas ?

– Précisément, acquiesçai-je. Est-ce là une requête réalisable ? Les trois jeunes femmes échangèrent un nouveau regard.

– Un corps pour un esprit ? Ambitieux, même pour vous, Lazare. Mais, si certaines conditions sont réunies, c'est jouable, répondit Miriel, une lueur malicieuse dans les yeux.

– Je vous écoute, de quelles conditions parlons-nous ? répondis-je, croisant mes doigts devant moi.

– Nous devons connaître votre histoire, celle de Zeph, et votre passé commun. Chaque détail compte, répondit Sorah.

– De fait, plus vous nous en direz, mieux nous pourrions agir, ajouta Hénora de sa voix chaude, d'où perçait un caractère ferme et sans équivoque.

– Autant de détails que possible, donc ? Très bien. Laissez-moi rassembler un instant mes souvenirs, répondis-je en fermant les yeux, sentant par-delà mon épaule le souffle anxieux de Zeph.

Le grand stress que je sentais émaner de mon fidèle et acariâtre valet renforça ma détermination tandis que j'aiguisais ma mémoire.

Chapitre 2

Vous êtes-vous déjà demandé ce que la vie peut avoir en réserve pour vous ? Je parierais bien que oui et, en ce qui me concerne, je peux vous dire ceci : je n'aurais jamais cru, du haut de mes trente années déjà bien remplies, que j'hériterais un jour d'une telle propriété.

Voici un peu de contexte avant de continuer. Je me retrouvais ce matin à La Flotte-en-Ré, un village tout à fait charmant au demeurant, mais où je n'avais encore jamais mis les pieds jusqu'à aujourd'hui. Je vous laisse donc imaginer ma surprise lorsque je reçus un courrier, le mois dernier, m'annonçant qu'un lointain parent récemment décédé m'avait désigné comme son unique héritier. Et, cerise sur le gâteau, un parent dont je ne connaissais même pas l'existence la veille ! Bon, il est vrai que, pour ma défense, mes propres parents n'avaient jamais été très portés sur les attaches familiales, constat qui n'excluait que le noyau très proche que nous formions tous les trois. M'enseigner les ficelles du don que j'avais hérité d'eux et en explorer tout le potentiel avait, il faut dire, toujours bien su occuper nos années.

Mais je m'égarais là et, pour en revenir à nos moutons et être tout à fait honnête, la propriété dont je foulais à présent le sol forçait l'admiration. Bien que j'eusse surtout vécu une vie de nomade jusqu'ici, accompagnant mes parents d'un pays à l'autre, je me voyais bien poser mes valises dans cette magnifique et élégante demeure. J'avais appris que le défunt – un lointain cousin du côté de ma mère, selon toute vraisemblance – avait passé la très grande majorité de sa vie sur cette île où il avait choisi d'établir son commerce. Un magasin d'antiquités qui avait pignon sur rue par ici, d'après ce qui m'avait été rapporté. J'avais décidé de venir voir le Manoir en premier ; il serait toujours temps d'aller visiter cette boutique demain, m'étais-je dit. Maintenant que j'y avais mis les pieds, je me félicitais de mon choix. J'avais d'assez vastes recoins à explorer avec cette seule bâtisse pour aujourd'hui.

Au fait, au cas où vous vous poseriez la question, je ne suis pas moi-même antiquaire de métier. Je me qualifierais plutôt de touche-à-tout doté d'un talent particulier, si j'ose dire. Je dois avouer, cependant, que l'histoire et les antiquités ont toujours été une sorte de hobby pour moi. À l'évidence, cela avait beaucoup à voir avec ce talent particulier que je possède. De fait, apprendre l'exacte nature du métier de ce parent inconnu jusqu'alors a sans aucun doute contribué à mes raisons de venir m'installer ici si vite. Moi qui me pensais vagabond dans l'âme... Eh bien, que voulez-vous que je vous dise ? Il faut bien un début à tout, n'est-ce pas ?

Ayant terminé mon tour du propriétaire à l'extérieur, je décidai qu'il était temps de diriger ma curiosité vers l'intérieur du logis. Je sortis la grosse clé que le notaire m'avait confiée et considérai un instant l'imposante serrure qu'elle était censée ouvrir. J'eus l'impression de pénétrer dans un coffre-fort, et l'atmosphère sombre et légèrement inquiétante de l'endroit n'arrangeait rien. Mon prédécesseur ne devait pas rigoler tous les jours, si je devais en croire la décoration terne et poussiéreuse que je découvris au gré de mon exploration. Il ne devait pas être un grand fan de ménage non plus, d'ailleurs, ou alors il avait peut-être un penchant secret pour Halloween, allez savoir. Les araignées semblaient se sentir tout à fait à leur aise ici. J'en voulais pour témoin les nombreuses toiles prospérant çà et là dans les innombrables pièces vacantes du Châtelet.

Le notaire m'ayant prévenu que l'électricité avait été coupée le temps de me retrouver, je m'étais muni d'une lampe torche et, si elle m'était certes bien utile, je constatai vite, avec amertume, qu'elle manquait franchement de portée. Je n'y voyais rien à deux mètres devant moi ! Après avoir, pour la deuxième fois, accroché un pied de meuble avec mes pauvres orteils, je pris une décision solennelle pour le bien de mes arpions. Remettre l'exploration des nombreuses pièces restantes à plus tard me parut soudain la meilleure idée de la journée. J'ajoutai une note urgente à mon carnet, déjà bien rempli de réflexions sur ma visite – engager une équipe de nettoyage et faire restaurer l'électricité au plus vite – et pliai bagage.

Enfin, plier bagage, c'était vite dit, j'avais décidé de passer la nuit ici, après tout. Sentant la faim me gagner, je me dirigeai vers la cuisine où j'allumai toutes les bougies que j'avais pu trouver. Je sortis un casse-croûte de mon

sac à dos, au cuir tanné par les voyages et qui ne me quittait pour ainsi dire jamais. J'entamai mon repas de bon cœur tout en comparant ce que j'avais relevé lors de mon exploration aux papiers que le notaire m'avait donnés. De nouvelles notes vinrent s'ajouter à celles que j'avais déjà prises puis, rassasié, je me mis en quête d'un endroit confortable – et relativement propre – pour la nuit.

Chapitre 3

Le lendemain matin, les chauds rayons de soleil de cette douce matinée d'octobre accompagnèrent mes pas jusqu'à la boutique de mon lointain cousin, où je découvris avec surprise un endroit lumineux et fort bien achalandé.

Plus j'avancais dans l'inventaire de l'endroit, plus il était manifeste que mon cousin n'était pas devenu antiquaire pour le simple plaisir d'épater la galerie. Il connaissait son affaire et, à la tenue pointilleuse de sa comptabilité, je devinai qu'il avait aussi été un peu grippe-sou sur les bords, l'ancêtre. Mon tour du propriétaire terminé, j'entrepris de dépoussiérer un peu le coin.

J'avais fait la moitié du travail lorsqu'un homme, qui avait sûrement pris le fait que je laissasse la porte ouverte afin d'aérer la pièce pour une invitation, entra dans la boutique. Il tenait, pressé contre sa poitrine, une boîte en carton un peu délabrée et fixa sur moi un regard quelque peu perdu.

– Vous êtes le nouveau propriétaire ? s'enquit-il d'un air dubitatif en détaillant mes habits d'un coup d'œil critique.

Il espérait quoi, ce monsieur ? Que je fasse le ménage en costume trois-pièces ? Pour ma part, je trouvais l'usage du combo jean-t-shirt-baskets beaucoup plus approprié. Je retins la remarque piquante qui me montait aux lèvres, essuyai mes mains sur un torchon qui traînait par là, et m'avançai vers lui.

– C'est bien moi, confirmai-je avec un sourire qui, à défaut d'être sincère, était on ne peut plus commercial. Je suis Lazare Donatien, à qui ai-je l'honneur ?

– Je suis Gaétan Roussel, mais... vous me paraissez bien jeune... Vous êtes sûr de vous y connaître en antiquités ?

Ah, ce n'étaient donc pas que mes habits qui lui posaient problème, mais mon physique aussi, apparemment. Il est vrai que j'avais souvent entendu que je faisais plus jeune que mon âge réel, une plaie plus souvent qu'une bénédiction, si vous voulez mon avis. Je gardai néanmoins mes remarques pour moi et veillai à préserver mon sourire.

– Je peux vous assurer que j'ai toutes les compétences requises pour évaluer ce que vous avez dans ce carton, si c'est là votre véritable question, monsieur Roussel.

Le premier instant de surprise passé, l'homme sembla se détendre un peu et posa un joli coffret sur le comptoir tout juste dépoussiéré.

– J'ai trouvé ceci dans le grenier de mes grands-parents. Je ne sais pas pourquoi, mais je ne parviens pas à l'ouvrir, alors j'ai préféré vous l'amener. Si cela dépasse vos compétences, toutefois, je pourrai toujours aller à La Rochelle un autre jour.

Je tournai sept fois ma langue dans ma bouche et en profitai pour sortir l'objet de son écrin provisoire. Cet homme en complet usé, suintant l'arrogance et le bourgeois fauché, commençait à me chauffer les oreilles avec ses insultes à peine voilées.

Cependant, dès que j'eus touché la surface soyeuse de la délicate cassette, je sentis un frisson familier me parcourir l'échine. Mon don particulier percevait une énergie ancienne qui émanait par subtiles pulsions de l'objet.

En observant à nouveau discrètement l'austère personnage que j'avais en face de moi, je pouvais faire un premier constat : cet invité surprise n'avait pas eu affaire à de bizarres manifestations provenant de cet objet, du moins pas encore, et le considérait comme tout à fait ordinaire. S'il voulait vendre, aucun problème, mais j'allais de toute façon devoir m'arranger pour garder ce coffret un peu avec moi.

– Vous avez là un magnifique coffret à bijoux et, si j’en crois cette marqueterie, ce cuivre et cette patine, je dirais qu’il date au moins du milieu ou de la fin de la période Louis XIII. Il s’agit bien sûr d’une estimation à première vue. Un examen plus approfondi me permettra de dater cette pièce avec exactitude si c’est ce que vous souhaitez. Voici donc ma prochaine question pour vous : voulez-vous faire restaurer cet objet pour le garder, ou avez-vous l’intention de le vendre ?

– Je souhaite parvenir à l’ouvrir pour commencer. Je verrai ensuite ce que je décide d’en faire.

Je fis mine d’observer à nouveau le coffret sous toutes ses coutures. Il fallait bien que je donne le change en tant qu’antiquaire fraîchement installé, non ?

– Très bien, laissez-le-moi pour la nuit, finis-je par déclarer d’un ton docte. Je vais voir ce que je peux faire pour dégripper cette serrure et vous pourrez ouvrir votre coffret. Est-ce que cela vous convient ?

– J’imagine que oui, je reviendrai demain dans ce cas, me répondit le rustre en sortant de la boutique sans se donner la peine de s’embêter avec les politesses d’usage.

Le grossier personnage avait à peine franchi la porte de mon humble commerce qu’un léger cliquetis se fit entendre.

– Hum, j’imagine qu’il est temps de faire mieux connaissance ? lançai-je dans le vide en tapotant le coffret, le sourire aux lèvres.

Chapitre 4

Lorsque je retournai au Manoir ce soir-là, je pris soin d'emporter le coffret avec moi. Le notaire m'avait prévenu que l'électricité avait été rétablie plus tôt dans l'après-midi. Je m'occupai de vérifier cela dès mon arrivée et eus l'agréable surprise de constater que tel était le cas. N'ayant pas mangé grand-chose de la journée, j'entrepris de me préparer un casse-croûte conséquent, ayant pris soin d'être d'abord passé par la supérette que j'avais repérée à mon arrivée la veille.

Une fois sustenté, je m'installai à même le sol, en tailleur, sur un drap que j'avais déployé au beau milieu de ce qui avait dû être une bibliothèque rutilante et dont les ouvrages reposaient à présent sous plusieurs centimètres de poussière. Je sortis le coffret « habité » de mon sac à dos et le posai à quelques centimètres devant moi. Sentant les frissons de l'anticipation me recouvrir les avant-bras, je lui donnai quelques petits coups légers de la pointe du doigt.

– Qui que vous soyez, montrez-vous et discutons un peu, voulez-vous ? demandai-je avec calme à l'antiquité en face de moi. Je n'attendis pas bien longtemps avant de voir le coffret s'entrouvrir. Une volute bleuâtre s'en échappa pour se matérialiser bientôt en une silhouette aux traits distincts devant moi.

– Vous pouvez me voir et m'entendre ? s'enquit le pauvre diable avec cette expression que j'avais déjà vue tant de fois sur le visage blafard des revenants. Cela dit, celui-là était un peu particulier. Je dois avouer que des comme lui, je n'en avais croisé que rarement.

– Je peux vous voir et vous entendre sans aucun problème, mon ami, répondis-je avec courtoisie. L'expression de mon hôte surprise s'illumina d'un coup.

– Grands Dieux, j’avais perdu tout espoir de trouver un jour quelqu’un comme vous, monseigneur !

– Euh, monseigneur, vous y allez peut-être un peu fort là. Je m’appelle Lazare, Lazare Donatien. Quel est votre nom ?

– Pardonnez-moi cette introduction tardive, mon... euh... monsieur Lazare. L’on me nomme Zephirii Zephiro ! clama l’esprit avec fierté en bombant son torse translucide.

– Très bien, Zephirii Zephiro, et si vous me racontiez un peu votre histoire en commençant par comment et pourquoi vous vous êtes retrouvé lié à ce coffret, voulez-vous ? Nous verrons ensuite ce que je peux faire pour vous, marché conclu ?

– Bien volontiers, monsieur Lazare, répondit l’esprit, tout sourire. Je soupirai ; « monsieur Lazare » ne me plaisait pas beaucoup plus, mais c’était déjà mieux que « monseigneur ».

– J’étais le valet de Monseigneur Ferdinand, duc de Mantoue et de Montferrat.

– Oh ? Du beau monde, je vois, commentai-je simplement. Continuez.

– Une nuit, alors que je faisais mon tour habituel pour vérifier que toutes les entrées du château étaient fermées, je surpris une conversation entre deux invités du duc. Les traits du valet se durcirent. Deux gibiers de potence qui échangeaient à voix basse dans l’un des salons du château. Je compris qu’ils projetaient d’assassiner le duc et, dans ma panique, je trébuchai sur un coin de table en voulant m’enfuir pour prévenir mon maître. Pour mon malheur, je suis valet, pas chevalier ; ce faux pas donna l’alerte et les deux hommes ne tardèrent pas à me maîtriser. Je fus ficelé, bâillonné et enfermé dans une vieille mansarde abandonnée dans le parc du château. Je ne sais pas ce qui s’est passé ensuite, je me souviens juste que le sommeil m’a terrassé après avoir tenu deux lunes sans boire, ni manger, ni dormir. Puis, sans que je sache vraiment comment, je passai de vie à trépas. L’idée de ces deux fripouilles est évidente et...

– Un instant, mon ami. Juste pour vérifier que nous sommes sur la même longueur d’onde, croyez-vous que vous soyez un fantôme ?

– En vérité, j’en suis certain, monsieur Lazare, que pourrais-je être d’autre ? Je n’ai plus de corps, mais je continue pourtant à errer dans le monde des vivants depuis des siècles sans que personne, jamais, ne se soit aperçu de ma présence ! Comment appelez-vous cela, si je ne suis pas un fantôme ?

– Oui, oui, je comprends, tentai-je d’apaiser le valet, les deux mains tendues. Dites-moi, quand êtes-vous « mort » ?

– En 1618, monsieur.

– Eh bien, sifflai-je tout bas, on peut dire que ça fait un moment que vous errez ! Malheureusement, cela veut aussi dire que votre corps est redevenu poussière depuis un sacré bout de temps. Impossible de vous le faire réintégrer dans ces conditions.

– J’ai peur de ne pas comprendre tout ce que vous dites, monsieur Lazare, fit le pseudo-spectre, la moue dubitative.

– C’est normal, je vais tâcher d’être plus clair. Vous n’êtes pas un fantôme, mais plutôt ce que l’on appelle un esprit vagabond. Il existe plusieurs entités qui errent sur cette terre, voyez-vous, et, si je ne les vois pas toutes, celles qui ont jadis été humaines, je les vois et les reconnais parfaitement. Cela fait partie de mon don.

– Qu’êtes-vous donc ?

– Je suis un Drockhead.

– Qu’est-ce que cela ? renchérit Zephirii Zephro en haussant les sourcils.

– Mettons, pour faire simple, que c’est une personne qui, comme moi, possède le don de communiquer avec les morts et autres entités qui furent un jour humaines.

– Vous êtes donc un sorcier, si je comprends bien.

– Euh, non plus, non, mais bon, laissons cela pour le moment, ce n'est pas important. Ce qui l'est, en revanche, c'est que nous devons trouver comment vous délivrer de cette errance éternelle. Dans votre cas, vous n'étiez pas mort lorsque votre corps et votre âme se sont séparés, mais juste endormi. Si vous aviez pu réintégrer votre corps avant votre assassinat, vous vous seriez réveillé et auriez continué votre vie.

– Une telle solution existe ?

– Elle existe forcément. Je gage qu'il y aurait plus d'esprits vagabonds en liberté sans cela. Et si je ne la connais pas pour le moment, je peux vous assurer que nous la trouverons. Pour commencer, il est important que nous sachions de quelle façon votre âme et votre corps ont été séparés à l'origine. Êtes-vous sûr de ne pas vous souvenir de davantage de détails ?

– J'ai bien peur que non, malheureusement. Tout ce dont je me souviens, c'est de m'être endormi une dernière fois pour ne plus jamais me réveiller dans mon propre corps.

– Mais vous avez sûrement pu voir ce que vos ennemis vous ont fait, une fois expulsé de votre corps. Vous n'êtes pas resté pour essayer de prévenir votre maître de ce qui se tramait ?

– Je ne savais pas où j'étais lorsque je repris conscience. Je me retrouvai dans une lande désertique et j'appris plus tard, à force d'errance, qu'il s'agissait d'une steppe. J'étais bien loin de chez moi et on ne peut plus désorienté. Lorsque je pus enfin revenir au château ducal, j'appris que plusieurs années s'étaient écoulées et que Monseigneur Ferdinand était déjà mort. Je retournai à la mansarde du parc, mais mon corps ne s'y trouvait plus ; mes ossements eux-mêmes étaient introuvables.

– D'accord, répondis-je, avant de me replonger dans mes pensées.

Le corps de ce pauvre homme avait dû être enterré quelque part sans plus de cérémonie lorsque ceux qui l'avaient enfermé là l'avaient trucidé. Je n'avais toutefois pas le courage d'énoncer ce fait à l'esprit, déjà bien bouleversé, qui se tenait en face de moi.

– Je comprends... À propos, vous ne m’avez toujours pas dit comment et pourquoi vous vous êtes retrouvé lié au coffret.

– C’est juste, pardonnez-moi. Ce coffret me fut offert par Monseigneur Ferdinand pour mes vingt ans de service au sein de la famille ducale de Montferrat. J’avais également servi son père et son frère avant lui, vous savez. Il contenait une récompense de cinq cents florins. Après de longs siècles d’errance sur tous les continents, j’ai un jour senti une présence familière non loin de moi. Après des jours de recherches, je compris que j’avais enfin trouvé la raison de ce sentiment : j’avais retrouvé le coffret que Monseigneur m’avait offert. Les cinq cent florins n’y était plus, disparu depuis des lustres sans doute, mais j’avais erré si longtemps que je décidai de m’installer auprès de cette présence réconfortante qui me rappelait tant de souvenirs.

– Hum... Bien, après une histoire si touchante, je m’en voudrais de ne pas parvenir à clore ce cas comme il se doit, déclarai-je en me levant. Et si nous commençons par voir ce que nous pouvons faire pour vous, mon ami ? Cette maison est remplie de livres et de parchemins antiques. Peut-être y trouverons-nous quelque chose d’intéressant, qu’en dites-vous ?

Chapitre 5

Je retournai au Passage, la boutique de mon défunt cousin, le lendemain matin, après avoir passé une nuit plutôt courte, je dois bien l'avouer.

Cependant, si j'avais bien cerné le personnage, il y avait fort à parier que M. Roussel se présenterait à la première heure ce matin. Je ne pourrais donc pas me permettre de retard aujourd'hui.

De fait, je n'avais pas plus tôt levé le rideau métallique de mon commerce que le peu amène personnage parut. Je réprimai le soupir qui me montait aux lèvres. Était-ce trop demander que de ne pas avoir toujours raison ?

Optant pour l'adage « faire contre mauvaise fortune bon cœur », je sortis le coffret qu'il m'avait confié la veille de sa boîte délabrée pour le poser sur le comptoir.

– Avez-vous pu faire quelque chose pour la serrure ? demanda mon client de but en blanc, passant une nouvelle fois outre les politesses d'usage.

Si ce monsieur voulait continuer à jouer les rustres, j'avais, à mon tour, les moyens de lui faire comprendre qu'il avait mal choisi sa cible.

– Le coffret est comme neuf, vérifiez par vous-même, répondis-je sans aménité, le regard sévère.

Un instant désarçonné par ma réaction, l'homme se reprit bien vite et actionna la serrure avant de soulever le couvercle avec une facilité qui sembla le déconcerter. J'avais remarqué de nombreuses traces sur la petite serrure, et je n'avais aucun doute sur le fait qu'il ait essayé de l'ouvrir à plusieurs reprises.

Bien entendu, dès l'instant où Zephirii Zephiro s'était décidé à sortir, la serrure s'était dégruppée d'elle-même. Je doute, toutefois, qu'apprendre ce

détail aurait plu au sieur Roussel. J'eus le plaisir, que je sus garder discret, professionnalisme oblige, de voir sa face déconfite avant qu'il ne refermât la cassette en silence. De trésor attendu, il n'y avait point ; de quoi être désappointé, c'est certain.

– Vous achetez les antiquités, je présume ? questionna-t-il en essayant de masquer, tant bien que mal, sa déception.

– Tout à fait, repris-je du tac au tac.

– Vous avez eu tout le loisir d'examiner cet objet et vous avez dû en déterminer la valeur à l'heure qu'il est, n'est-ce pas ? À quel prix achèteriez-vous cette antiquité ?

Il semblait pressé de s'en débarrasser et, vu qu'il n'avait eu aucun état d'âme à abîmer un si joli travail, je n'avais pas envie de me montrer plus magnanime que le roi.

– Eh bien, pour une pièce en noyer et cuivre datant de l'époque de Louis XIII comme celle-ci, je serais prêt à vous en offrir onze mille cinq cents francs. L'homme prit un instant pour réfléchir.

– Douze mille francs, et je vous la cède. Je secouai la tête.

– Onze mille sept cents francs, et c'est ma dernière offre, monsieur Roussel.

– Entendu, conclut-il sans plus d'hésitation. Pouvons-nous valider cette transaction dès maintenant ?

Je pris un formulaire dans l'un des tiroirs du vénérable et imposant meuble d'apothicaire chinois derrière moi et le posai sur le comptoir.

Heureusement que j'avais commencé par explorer celui-ci en entamant le rangement du commerce. Qui aurait cru que j'allais devoir conclure une acquisition aussi vite ?

Dès que j'eus terminé de remplir ma partie, je fis compléter les quelques lignes restantes par le vendeur, lui payai la somme convenue et le laissai repartir comme il était venu.

– Vous voilà de nouveau propriétaire de votre bien, déclarai-je en m’adressant à l’air ambiant, tout en voyant aussitôt se matérialiser devant moi la silhouette de l’esprit vagabond qui ne m’avait pas lâché d’une semelle depuis la veille.

– Je ne sais comment vous remercier, monsieur Lazare.

– Mettons cela sur le compte de la chance que j’ai eue de croiser, au moins une fois dans ma vie, un esprit vagabond, répondis-je en haussant les épaules.

– Sommes-nous donc si rares ?

– Oh, ça oui, répliquai-je en riant, à tel point que, malgré le don qui est le mien et le nombre de revenants que j’ai côtoyés, je n’en avais encore jamais rencontré.

– Avez-vous beaucoup voyagé ?

– Ah... j’ai parcouru le monde entier. J’en ai fait la plus grande partie en accompagnant mes parents... et le reste seul.

– Vos parents se sont établis dans un autre pays ?

– ... Ils sont morts, pris dans un tir croisé lors de l’insurrection au Jammu-et-Cachemire en 1989.

– Je suis désolé, je vous présente mes sincères condoléances pour votre perte, monsieur.

– Ça fait presque dix ans maintenant... mais merci, mon ami. Ces souvenirs poignants mis à part, maintenant que vous avez récupéré votre bien, ne devrions-nous pas nous atteler à la suite du programme, qu’en dites-vous ?

Mes pensées dérivèrent vers la bibliothèque du Manoir, où tant de réponses restaient en suspens, tandis que je sentais le frisson d’un chasseur d’énigmes glisser sur mon échine.

Chapitre 6

Cela faisait presque un mois que Zephirii Zephro et moi avions entrepris de rafraîchir le Manoir. Nous alternions avec les recherches pour lui permettre de réintégrer un corps humain, mais force était de constater que ce n'était pas chose aisée. Cependant, comme mon nouvel ami esprit n'avait pas d'enveloppe corporelle, je devais partager avec lui une grande part de ma force vitale pour que son aide soit efficace. Cela nous obligeait à faire de nombreuses pauses, et notre chantier n'avancait pas aussi vite que je l'aurais souhaité.

J'avais, en revanche, découvert que le Manoir avait appartenu à une longue lignée de Drockheads. Autre point à noter, mon défunt cousin qui, selon les constatations que j'avais pu faire çà et là, n'avait pas hérité du don familial, ne s'était pas retrouvé spolié pour autant. Il était devenu l'héritier unique d'une fortune des plus confortables de nos ancêtres communs, et ce bon vieux Manoir, restauré à plusieurs reprises au fil des siècles, en faisait partie. Autant vous dire, à ce point de l'histoire, que plus j'en découvrais, plus j'étais fasciné par cette demeure aux multiples secrets.

C'est toujours lors desdites recherches que je trouvai un registre des plus singuliers. Celui-ci retraçait l'histoire des Drockheads, non seulement ceux de ma famille, mais aussi ceux du monde entier. J'appris ainsi que j'étais l'un des tout derniers représentants de notre lignage sur Terre. Cela me fit un choc, car je pensais, en toute honnêteté, que nous étions plus nombreux.

Je comprenais à présent pourquoi mes parents avaient tant tenu à me former eux-mêmes, répondant à toutes mes questions sauf à celles concernant les autres Drockheads, me tenant à l'écart de mes semblables autant que possible. Grâce au registre, je compris à quel point mon cas était hors norme et susceptible de susciter de terrifiantes jalousies. Ce que j'avais toujours considéré comme normal ne l'était pas, loin de là. En effet, mes deux parents avaient été des Drockheads, et, d'après ce que j'avais lu, nous

n'étions que trois enfants, depuis les premiers siècles de notre histoire jusqu'à aujourd'hui, à avoir été dans ce cas.

C'était peu, très peu ! Et, comme je l'ai dit, je comprenais soudain, avec une clarté nouvelle, les comportements de mes parents et, parmi tous, leur instinct protecteur surdéveloppé.

Bref, vous l'aurez deviné, à l'étude de ce précieux témoin de l'histoire de notre lignage, de nombreuses réponses s'imposèrent à moi, et beaucoup de choses devinrent plus limpides. Première information de choix : les deux premiers enfants dans mon cas avaient tous deux été assassinés par des fanatiques à cause de leur ascendance. Bien entendu, malgré la somme de détails trouvés dans le registre, la réponse la plus importante à mes yeux n'y figurait pas. À savoir : au nom de quoi ces pauvres enfants avaient-ils donc été sacrifiés ? Bon sang, j'aurais aimé en apprendre au moins un peu plus à ce sujet, j'étais tout de même concerné !

Une autre découverte fort plaisante vint s'ajouter à la liste – ceci surtout grâce à l'aide de mon nouvel ami, à qui j'avais confié la tâche d'explorer les moindres recoins du Manoir lorsque je ne lui prêtais pas ma force vitale. De nombreuses chambres secrètes, dissimulant toutes des fonctions en relation avec les activités des Drockheads, ainsi que de nombreux grimoires, avaient fait leur apparition. C'est d'ailleurs lors de l'exploration d'une de ces pièces que Zephirii Zephiro et moi fîmes une rencontre pour le moins déstabilisante.

Nous avions presque terminé de nettoyer la chambre la plus reculée du Manoir – ou du moins la plus reculée que mon aide provisoire ait pu trouver jusqu'alors – lorsque l'atmosphère se réchauffa soudainement. Dans le même temps, je vis apparaître sous mes yeux ébahis la femme la plus magnifique et sculpturale qu'il m'ait été donné de voir dans ma vie.

– Qui êtes-vous ? articulai-je après quelques secondes d'un pesant silence.

– Miss Félicie Pindragon est mon nom. Je suis la grande administratrice d'Outremonde.

Ma bouche s'ouvrit et se referma, telle celle d'une carpe, tant je ne m'étais pas attendu à une telle visite. Bon sang ! Je savais, bien entendu, ce qu'était l'Outremonde – tous les Drockheads le savent –, mais je n'avais encore jamais eu de contact si direct avec cet aspect plus mystérieux, et plus sombre aussi, de ce don déjà si particulier.

– Je ne me présente pas en règle générale, mais votre cas est un peu singulier, Lazare Donatien, reprit la superbe créature, voyant qu'elle n'obtenait aucune réaction de ma part.

– Je suppose que vous faites référence aux circonstances de ma naissance, répliquai-je en rassemblant mes esprits.

– C'est exact, confirma-t-elle avec calme.

– Êtes-vous seulement venue vous présenter ? questionnai-je, dubitatif.

– Il est important que vous preniez conscience du caractère unique de votre position. Par ce simple fait, nous allons être amenés à travailler en collaboration directe. Ce qui n'est pas envisageable pour les autres Drockheads est nécessaire pour vous.

– Pour quelle raison, et pourquoi maintenant ? Cela fait trente ans que je foule cette Terre, pourquoi n'ai-je pas entendu parler de vous avant ?

– Ce Manoir, construit par vos ancêtres, possède – vous en aurez bientôt conscience – plusieurs portes donnant, entre autres, accès à l'Outremonde et au Cillín. Deux réalités pour lesquelles nous avons le devoir impératif de garder le secret.

– Qu'est-ce donc que le Cillín ?

– La prison des âmes condamnées à un châtiment. Ces âmes représentent une menace pour l'équilibre naturel, c'est pourquoi leur punition doit être choisie avant leur passage au-delà du portail. Seuls les gardiens d'Outremonde... et les Drockheads tels que vous peuvent y accéder.

– Je vois. Vous avez donc l'intention de me réserver les cas difficiles, c'est bien ça ?

– C'est une façon de voir les choses, oui.

– Parce qu'il y a plus ?

– Ce que nous allons vous demander désormais dépasse, en matière de dangers, ce à quoi vous avez été confronté jusqu'ici. Il convient de vous y préparer. Pour cela, je vous annonce que le conseil des Anciens d'Outremonde a décidé de vous assigner, à compter d'aujourd'hui, un esprit gardien qui aura pour tâche de veiller à votre sécurité.

– Ah, oui, bien sûr... Et si je ne veux pas de nounou ? questionnai-je à nouveau par principe, me doutant d'avance, hélas, de ce qu'elle allait dire.

– Nous ne vous laissons pas le choix.

Et... bingo. Fallait-il vraiment que tous les administrateurs soient aussi rigides et prévisibles ?

– Formidable..., grommelai-je. Vous me plaisez décidément de plus en plus, vous savez, Miss Pindragon ? rétorquai-je d'un air sombre.

– J'ai peur de ne pas saisir le compliment, répliqua-t-elle sans modifier d'un iota son expression de marbre.

– Ce doit être parce que ce n'en était pas un, marmonnai-je en guise de réponse.

Les yeux de la jeune femme s'étrécirent et s'embrasèrent d'une flamme intense l'espace d'une seconde, avant de retrouver leur indifférence de pierre.

– Je mettrai cela sur le compte d'une remarque désobligeante, messire Donatien. Ceci étant dit, ajouta-t-elle en soufflant dans la paume de sa main, voici votre nouveau gardien, conclut-elle en posant à terre l'espèce de feu follet qu'elle venait de faire apparaître.

Un « feu follet » qui, d'ailleurs, ne tarda pas à prendre forme humaine, la consistance corporelle en moins. Voilà donc ce qu'était un esprit gardien.

– Je suis Ezaël, monsieur, pour vous servir.

– Ok, Bill, enchanté de faire ta connaissance, ironisai-je, occultant sciemment le nom de ma « nounou » imposée. Mais, comme je viens de le dire à la dame, je n'ai pas besoin de gardien. Tu peux repartir d'où tu viens.

– Vous n'avez pas la compétence nécessaire pour renvoyer Ezaël, coupa l'administratrice. N'ai-je pas été suffisamment claire sur ce point ? termina avec hauteur la très peu amène Félicie Pindragon.

– Écoutez, fis-je en sentant grandir en moi le vent de l'irritation. Si vous tenez absolument à me coller quelqu'un dans les pattes, je vais garder l'esprit vagabond avec moi encore quelque temps, car lui, à l'inverse de votre gardien, m'est utile.

– Je ne peux vous laisser faire cela. Le cas de Monsieur Zephirii Zephro a lui aussi été examiné, et il a été décidé qu'il avait suffisamment erré sans contrôle jusqu'alors. Je vais le ramener avec moi.

L'ex-valet me jeta un regard d'une tristesse immense. Il avait compris que son vœu le plus cher ne se réaliserait pas, et je dois vous avouer que cela me portait un sacré coup au moral. Appelez-moi vieux jeu si vous voulez, mais j'aimais respecter la parole donnée. Je tournai à nouveau mon regard vers l'administratrice et compris que rien de ce que je pourrais ajouter n'aurait d'effet.

– Allez au diable ! grinçai-je à son encontre, frustré. Je dus toutefois constater avec amertume que cette sortie ne la perturba pas le moins du monde.

– Je vais prendre congé pour aujourd'hui, mais nous sommes amenés à nous revoir dans un futur proche. J'espère, d'ici là, que vous aurez pris pleine conscience du rôle qui est le vôtre et de ce que l'on attend de vous.

– Oh, mais vos désirs sont des ordres, Madame, répliquai-je avec sarcasme.

Félicie Pindragon jugea bon de ne pas répondre à cette nouvelle pique et disparut comme elle était venue, emmenant le pauvre valet avec elle.

Chapitre 7

Nous étions en l'hiver de l'an 2000, plusieurs mois avaient passé depuis ma première rencontre musclée avec Miss Félicie Pindragon... et j'en étais déjà au troisième surveillant envoyé par Outremonde. Joli score, ma foi.

Était-ce ma faute, à moi, si pas un de ces pions de pacotille ne savait répondre à mes attentes ? Bon... pour être tout à fait honnête, je plaignais ces pauvres esprits, ils n'avaient pas mérité leur sort, et j'avais peut-être, je dis bien peut-être, un peu forcé certains traits de ma personnalité. À ma décharge, quelle autre option avais-je pour faire entendre mon opinion ?

L'administratrice et moi avions engagé une bataille dont je n'avais pas l'intention de sortir vaincu. De son côté, Miss Pindragon m'envoyait des cas suspects qui se présentaient à la chaîne, me laissant à peine le temps de réfléchir à la situation ou d'ajuster une tactique, ce qui était, bien sûr, le but inavoué de sa manœuvre.

J'avais appris que Félicie Pindragon appartenait à la très ancienne race des dragons et que les siècles n'altéraient pas son apparence, car, de mémoire d'esprit, elle avait toujours eu la même. Si son physique était impeccable, l'immortalité, elle, n'avait sans doute pas adouci son caractère, telle était, du moins, ma conviction intime.

Le jour où je fis la demande qu'on m'assigne un nouveau surveillant – car le précédent s'était révélé tout aussi insignifiant que ses prédécesseurs – fut celui où Félicie Pindragon choisit de refaire une apparition.

Un frisson glacial précéda son arrivée, puis l'atmosphère se réchauffa d'un coup. Ses yeux lançaient des éclairs, de minuscules flammes scintillaient sur sa peau, et une écaille scintilla brièvement sur sa joue. C'était une vision terrifiante pour quiconque n'y aurait pas été préparé, mais il ne serait pas dit que je serais de ceux-là. Je me forçai à déglutir rapidement plusieurs fois

pour me calmer, décidé à gagner cette bataille et à ne pas me laisser intimider.

– Que me vaut le plaisir de vous revoir, ma chère ? demandai-je d’une voix qui ne vacillait pas.

– Ne jouez pas ce jeu avec moi, Lazare ! répliqua-t-elle tandis que je distinguais des grognements sourds dans le fond de sa voix. Vous savez très bien pourquoi je suis ici.

– Nous sommes condamnés à travailler ensemble, oui, oui, je me souviens. Et donc, quel bon vent vous amène aujourd’hui ? rétorquai-je en feignant l’innocence. Félicie Pindragon s’avança jusqu’à mon bureau et plaqua un papier sur le plan d’acajou d’un coup sec.

– Cette nouvelle requête signée de votre main est la raison de ma présence ! La mémoire vous revient ?

– Oh, très chère, ce n’est pas aimable de m’accuser ainsi. Je vous assure que ma mémoire fonctionne à merveille. Je me souviens d’avoir envoyé cette requête ce matin même, répliquai-je avec élégance, masquant ma satisfaction de voir son armure de rigidité accuser des failles.

– Vous maintenez donc vouloir réclamer un nouveau surveillant, le treizième, qui plus est ?!

– J’ai bien peur d’être tout à fait catégorique sur ce point, ma chère. Ce n’est tout de même pas ma faute si ces pauvres esprits se révèlent tous aussi insignifiants, n’est-ce pas ? Dois-je vous rappeler que c’est vous qui avez insisté pour me coller ces missions dans les pattes, hum ?

– Très bien..., reprit-elle en plongeant sur moi un regard aigu que j’eus – je dois bien l’avouer – le plus grand mal à soutenir sans broncher. Je vais vous envoyer un autre esprit, et je vous préviens, celui-ci sera le dernier.

– Vous voulez dire que si je renvoie celui-là aussi, vous abandonnerez cette idée de serviteur-secrétaire ? argumentai-je avec un grand sourire que la vénérable ancêtre balaya d’un prompt revers de main.

– C’est exact, et cela se fera à vos risques et périls. Vous êtes prévenu. Un dernier point : vous garderez celui-ci au moins sept jours pleins. Si vous le renvoyez au bout des sept jours, vous n’aurez plus de pions avec lesquels faire joujou. Si vous ne le faites pas, je considérerai que vous avez accepté ce dernier contrat.

– Marché conclu ! Envoyez-moi cette dernière recrue, qu’on en finisse, répondis-je en bondissant sur mes pieds.

Cette condition ne me demanderait pas beaucoup d’effort ; je gardais en général les recrues environ trois semaines avant de les renvoyer. Cela me permettait de préserver un semblant de crédibilité, même si nous savions tous deux qu’il s’agissait d’une mascarade de bout en bout.

– Comme vous voudrez, répliqua-t-elle en disparaissant aussi soudainement qu’elle était apparue.

Quelques instants plus tard, une légère volute fit irruption au centre du bureau, prenant rapidement la forme d’une silhouette que je connaissais bien. Félicie Pindragon m’avait renvoyé Zephirii Zephro !

– Alors ça, je n’aurais pas cru cette diablesse capable d’un tel geste ! Je suis heureux de te revoir, mon ami ! fis-je en me levant pour aller à sa rencontre.

– Je suis moi aussi heureux de vous revoir, Monsieur, répondit-il en inclinant le buste, ses mains spectrales tremblant légèrement. Je stoppai net et m’assis sur le bord de mon bureau. Il y avait quelque chose de changé chez l’ex-valet.

– Allons, allons, pourquoi tant de civilités ? Pas de « Monsieur », mon ami, juste Lazare.

– Miss Pindragon m’a fait comprendre en termes très clairs que ma place est celle de votre valet, Monsieur. Je suis à présent chargé de rapporter vos faits et gestes à Outremonde, d’agir comme votre assistant et votre bouclier si besoin. Je n’ai pas été envoyé ici pour être votre ami, je le crains, et « espion » serait sans doute plus approprié.

Voilà donc à quoi s'était employée cette mégère ces derniers mois. Elle avait complètement lobotomisé le valet au naturel charmant et prévenant que j'avais connu. Mais au-delà de ça, je remarquai une peur latente dans son regard. Qu'avait-il donc vu à Outremonde pour changer à ce point ? Je me promis de creuser cette question plus tard. Pour l'heure, il fallait établir une relation de confiance ; je n'avais pas oublié ma promesse.

– Très bien, j'ai pris note du message, Zeph. Merci pour ta franchise, finis-je par répondre.

– Zeph, Monsieur ?

– Oui, j'ai décidé de t'appeler ainsi désormais. Tu admettras que Zephirii Zephro, c'est un peu long, non ? Ne me dis pas que ton ancien maître t'appelait ainsi tout le temps ?

– Monseigneur Ferdinand utilisait Zephro.

– Eh bien, moi, je préfère Zeph. Il va falloir retravailler cette spontanéité, mon ami. Je n'ai que faire d'un pantin.

– Je suis votre valet, Monsieur, pas...

– Pas mon ami, oui, j'ai compris la première fois. Mais je t'ai fait une promesse, et je n'aime pas manquer à celles que je fais. Si tu veux rester ici, il va falloir nous accorder, mon ami. Sans cela, aussi sûr que je m'appelle Lazare Donatien, dans sept jours, je te renvoie à Outremonde. Je vis la peur agrandir le regard de Zeph à cette seule pensée. Oui, quelque chose là-bas le terrifiait.

– Je ferai de mon mieux pour répondre aux exigences de Monsieur, finit-il par répondre, inclinant à nouveau le buste.

– À la bonne heure, et commence par supprimer les courbettes, ce sera déjà un bon début.

– Bien, Monsieur.

Chapitre 8

Nous avons terminé notre repas depuis belle lurette lorsque je terminai enfin mon récit. Le silence qui suivit régna en maître l'espace d'un instant.

– Pouvez-vous donner un peu de consistance à votre ami à divers moments dans la journée ? Nous devons lui parler de visu, si nous voulons lui redonner une enveloppe corporelle au plus vite, questionna enfin la blonde sorcière nommée Sorah.

– Bien sûr, un instant, je vous prie, répondis-je en me levant pour aller me planter en bout de table. Je me concentrai et envoyai un peu de ma force vitale à Zeph, qui prit petit à petit un semblant de forme humaine, juste assez pour que sa présence soit perçue par toute l'assemblée.

– Bonjour, Zeph, entama Sorah, toujours directe. Vous êtes dans cet état depuis 1618, c'est bien cela ? À l'évidence, faire des chichis n'était pas la tasse de thé de cette jeune femme, pensai-je en essayant au mieux de réprimer le sourire qui me venait aux lèvres.

– Mes hommages, Madame, répondit Zeph, fidèle à lui-même. Oui, c'est bien cela.

– Avez-vous des sorciers dans votre famille ? La question souleva un sourcil surpris sur le visage éthéré de mon valet, qui trouva un écho sur le mien.

– Je ne crois pas, Madame, répondit-il après une courte, mais non moins intense réflexion.

– Hum... Avancez votre main gauche, je vous prie, reprit la jeune femme en tendant la sienne. Zeph s'exécuta. Une lueur violette scintilla dans sa main gauche, surprenant Zeph. Sorah murmura une brève incantation tout en

posant sa main au-dessus de celle de mon valet, épaté. Elle ferma les yeux pour les rouvrir quelques secondes plus tard, et, à en juger par sa mine, satisfaite du résultat.

– Alors ? demandèrent Miriel et Hénora dans un bel ensemble. La blonde enchanteresse se contenta de hocher la tête.

– Vous avez bel et bien de la famille parmi les sorciers. Une ancienne lignée, aujourd’hui éteinte, dont les traces sont presque imperceptibles, certes, mais toujours présentes. Cela suffira pour ce que nous avons à faire.

– Auriez-vous l’obligeance d’éclairer cette déclaration, jeune dame ? J’avoue avoir un peu perdu le fil, questionnai-je à mon tour.

– Il s’est passé un événement en 1618 qui a affecté l’ensemble des mondes magiques, expliqua Hénora, prenant la relève de sa sœur. Zeph, étant un descendant d’une famille de sorciers, s’est lui aussi retrouvé touché par ce cataclysme. Dans son cas, son esprit s’est retrouvé éjecté très loin de son corps, et nous connaissons tous la suite à présent. La bonne nouvelle, c’est que son ascendance va nous permettre de lui redonner un corps, si certaines autres conditions sont remplies.

– Que s’est-il donc passé en 1618 ? questionnai-je une nouvelle fois.

– Trois sorcières ont souhaité échapper au bûcher et ont traversé le temps pour se retrouver dans le futur. Ce n’était pas prévu ainsi, mais c’est ce qui s’est passé, répondit cette fois Miriel. Je les regardai tour à tour, une question muette dans le regard que je n’osais pas formuler.

– Oui, c’est bien de nous qu’il s’agit, confirma Sorah, reprenant les rênes de la conversation. Mais ceci est une longue histoire, et nous ne sommes pas venues ici pour cela aujourd’hui, n’est-ce pas ?

– Non, en effet, répliquai-je avec la plus parfaite courtoisie. Je suis heureux que le cas de Zeph ait une solution. À ce propos, de quoi avez-vous besoin en particulier pour mener à bien cette tâche ?

– Nous avons ce qu’il faut avec nous, merci. Nous aurons juste besoin d’un endroit parfaitement isolé et clos pour la mise en pratique.

– Oh, et veuillez à garder Zeph dans cet état autant que vous le pouvez, intervint Hénora. Vous pouvez faire cela sans être à proximité directe ?

– C’est plus difficile, mais c’est faisable, oui, confirmai-je en hochant la tête. Par chance, je crois aussi que j’ai tout à fait le genre de pièce qui pourrait convenir à cette petite expérience. Si vous voulez bien me suivre, déclarai-je en me dirigeant vers la porte.

Je conduisis mes invitées dans l’une des chambres vides du Manoir et les laissai là, en tête-à-tête avec Zeph, pas très rassuré, mais prêt à tout pour retrouver des membres solides. Les jeunes sorcières m’ayant demandé de sortir de crainte que je ne sois affecté par leur magie, je pris le parti de m’installer dans la pièce d’à côté.

Depuis la pièce d’à côté, un bourdonnement magique vibra à travers le mur.

Dès que leur hôte fut parti, les trois sœurs ne perdirent pas de temps. Lazare les avait prévenues qu’il avait insufflé une quantité d’énergie vitale suffisante à son valet pour tenir environ une dizaine de minutes. Après cela, il disparaîtrait de nouveau de leur vue. Il fallait donc agir avec vitesse et efficacité.

Miriel sortit plusieurs petites capsules de différentes couleurs d’une sacoche accrochée à sa taille, tandis qu’Hénora extirpa un livre d’un autre sac. Elle en fit tourner les pages à toute allure, et celles-ci ne s’arrêtèrent que lorsque la bonne formule fut trouvée. Sorah, quant à elle, s’occupait de dessiner un cercle sur le sol à l’aide d’une petite sphère lumineuse de couleur bleue qui agissait comme une craie. L’air crépita d’énergie autour de Sorah pendant

qu'elle s'afférait. Lorsque tout fut prêt, elles demandèrent à Zeph de s'avancer au milieu du cercle et entamèrent sans plus tarder la cérémonie.

– Par l'univers créateur et la mère salvatrice, je te demande, cercle de vie, de t'animer, récita Sorah tout en élevant lentement ses mains, paumes vers le ciel, devant elle. Aussitôt, le cercle s'illumina et se mit à briller de toutes les couleurs, à la manière d'un prisme.

– Par la force de la terre, que l'attraction se réveille et que les cendres se réunissent, continua Hénora en jetant une première capsule au centre du cercle. De minuscules cendres s'éparpillèrent tout autour de l'enveloppe translucide de Zeph et s'attachèrent à lui.

– Par le lien du mercure, qu'une autre vie coule dans tes veines, reprit Miriel tout en jetant une deuxième capsule au centre du cercle. De minuscules ridules s'animèrent et glissèrent tout autour de Zeph, jusqu'à l'entourer de pied en cap.

– Par le souffle puissant des vents, que ton être s'assemble en un seul, poursuivit Hénora en jetant une troisième capsule dans le cercle. Une douce brise enveloppa le corps de Zeph pour se transformer, la seconde d'après, en un tourbillon violent. Lorsque la tempête s'apaisa, Zeph avait retrouvé un corps humain tangible, mais avec un léger hic : il ne pouvait pas bouger.

– Par la chaleur du soleil, que la vie pénètre ton être et s'installe pour y rester, termina Miriel en jetant la dernière capsule dans le cercle. Un rayon lumineux engloba Zeph et le réchauffa si intensément qu'il resta rouge vif encore quelques secondes après la disparition du rayon.

– Par l'univers créateur et la mère salvatrice, je te remercie, cercle de vie, d'avoir accompli ton office, entonna Sorah en laissant doucement retomber ses mains le long de son corps. Les couleurs brillèrent plus vivement l'espace d'une seconde, puis tout s'arrêta, et le cercle au sol s'effaça de lui-même.

Zeph palpa son nouveau corps sans y croire. Quelle étrange sensation que de sentir de la peau sous ses doigts à nouveau après tout ce temps ! Une vague de multiples émotions le submergea, et il éclata en sanglots.

– C’est incroyable ! Merci, merci ! répéta-t-il en tombant à genoux. Je n’y croyais plus ! Mon Dieu, quel bonheur ! C’est merveilleux, regardez, mes mains touchent le sol, je peux sentir la pierre froide des dalles !

Les trois sœurs affichèrent en même temps un sourire chaleureux et bienveillant.

– Allons, Zeph, relevez-vous. Il y a encore quelques petites choses que vous devez savoir relatives à l’utilisation de ce nouveau corps. Nous y allons ? demanda Miriel en aidant le valet à se relever.

Chapitre 9

Lorsque je vis mes invitées ressortir de la chambre, je n'en crus pas mes yeux. Bon sang ! Elles avaient réussi !

– Nous avons encore quelques recommandations à vous faire, expliqua Sorah en s'avançant vers moi avec grâce.

– Dans ce cas, pourquoi n'irions-nous pas terminer la soirée dans la bibliothèque ? proposai-je en ouvrant la marche.

– Allons-y, répliqua-t-elle en m'emboîtant le pas, suivie de ses sœurs et de Zeph.

Le feu crépitait dans la cheminée depuis le début de la soirée, et il y régnait à présent une chaleur agréable. Les flocons dansaient au-dehors, éclairés par les guirlandes du Manoir. Nous nous installâmes dans les confortables fauteuils à disposition, tandis que Zeph prit place derrière moi. Je laissai mes invitées prendre les rênes de la conversation.

– Comme nous vous l'avons exposé tout à l'heure, commença Sorah, le nouveau corps de votre ami vient avec certaines conditions qu'il va vous falloir respecter sous peine de voir ce privilège lui être retiré à tout jamais. Il faut que vous sachiez également que, si tel devait être le cas, nous ne pourrions refaire ce que nous venons de réaliser.

– Très bien, nous vous écoutons.

– La première condition est celle-ci, continua la jeune femme. Zeph ne pourra utiliser ce corps que douze heures dans une journée. Le reste du temps, il retrouvera sa forme d'esprit immatérielle. S'il devait transgresser cette règle et ne pas, volontairement, laisser son corps au-delà de ces douze heures, celui-ci disparaîtra.

– La deuxième condition est que Zeph devra, tous les sept jours, se plonger avec son enveloppe matérielle, une heure avant de la quitter, dans un bain d'eau glacée. Il devra y ajouter neuf gouttes, et neuf gouttes seulement, de ce mélange, reprit Miriel, en me tendant un flacon d'un liquide iridescent. Contactez-nous lorsque vous n'en aurez plus, et nous vous ferons parvenir d'autres fioles.

Je pris le joli flacon de verre travaillé en hochant la tête et le posai sur la table à mes côtés.

– Entendu, y a-t-il d'autres conditions ?

– La troisième et dernière condition est que, tous les ans, le jour de Noël, Zeph ne devra pas utiliser son corps durant vingt-quatre heures consécutives, de minuit le 24 décembre jusqu'à minuit le 25 décembre, termina Hénora, en passant une cordelette au cou de Zeph au bout de laquelle pendait un sablier aux reflets d'éternité. Ce compteur contient exactement 8760 billes de temps, chacune représentant une heure de l'année. Cela vous aidera à vous rappeler cette condition tout en protégeant votre corps lorsque vous ne l'utiliserez pas. Ce soir, à minuit, le compteur se mettra en marche, et vous passerez ce premier Noël selon les conditions annoncées.

– Avez-vous bien tout compris ou avez-vous des questions ? s'enquit Sorah, de cette voix si douce et en même temps si autoritaire qui la caractérisait.

Je me retournai vers mon fidèle valet.

– Zeph ?

– Tout est limpide, Monsieur, répondit-il, la voix mordue d'émotion. Soyez assuré que je respecterai à la lettre chacune de ces conditions. Je ne saurais comment vous remercier pour un tel cadeau, Mesdames, ajouta-t-il, à l'attention des trois sœurs.

– Faites-en bon usage et remerciez plutôt Lazare, car c'est son cadeau pour vous.

– Vous m’avez aidé à remplir une vieille promesse, très chères, répliquai-je en haussant les épaules. Vous serez toujours les bienvenues en cette demeure, et je vous fais aujourd’hui la promesse solennelle de vous aider un jour à mon tour, si cela est en mon pouvoir.

– Il se peut que nous vous rappelions ces mots un jour, en effet, répondit Sorah avec un sourire énigmatique.

Je me levai et proposai un verre de champagne à mes invitées, tout en glissant de force une coupe dans les mains de mon valet, qui, foi de Lazare, n’avait jamais su refuser un toast !

– Il est très rare que je fasse des promesses, alors, lorsque celles-ci s’accomplissent, je prends le temps de les célébrer. Me ferez-vous la grâce de célébrer celle-ci avec nous, chères enchanteresses ?

Je levai haut mon verre avant de clamer haut et fort ma joie de partager ce moment en si bonne compagnie.

– Joyeux Noël, très chères demoiselles, et merci ! ajoutai-je en les saluant à la manière d’un véritable gentleman, avant de porter la coupe remplie du liquide doré et pétillant à mes lèvres.

Un bruit cristallin se fit entendre, et Zeph commença à s’estomper, le sablier scintillant à son cou.

– Joyeux Noël ! renchérit-il avec un large sourire que je ne lui avais encore jamais vu, avant de disparaître dans un bref éclat, comme un coup de baguette magique.

Si vous souhaitez en savoir plus et être tenu au courant de la sortie de la suite de cette série et/ou de mes autres écrits, inscrivez-vous à la NEWSLETTER des Éditions de la Sorcière Blanche en visitant : <https://sorciereblancheeditions.com>

Rassurez-vous, il s'agit d'une adhésion garantie sans spam, vous pouvez choisir de vous désabonner à tout moment.

Si cet épisode inédit des aventures de Lazare vous plaît n'hésitez surtout pas à en parler autour de vous et à laisser un commentaire sur nos réseaux sociaux pour en discuter et visitez notre site pour en savoir plus !

Merci à vous de contribuer à faire connaître Lazare et ses acolytes !

Au plaisir de vous retrouver la sortie de la réédition de l'intégrale de la série le 1^{er} octobre 2025 !

**Virginia
&
Les Éditions de la Sorcière Blanche**

A PROPOS DE L'AUTEUR

Virginia Besson Robilliard, plume envoûtante du fantastique depuis plus d'une décennie, signe un retour éclatant après deux ans d'absence.

Née à La Rochelle d'un père français et d'une mère indo-mauricienne, elle tisse des récits où magie, mystères ésotériques et légendes s'entrelacent avec une ironie mordante.

Créatrice de mondes où les ombres murmurent et les esprits dansent, elle a captivé les lecteurs avec Les Sorcières de Salers et la saga Lazare Donatien, n° 1 des eBooks gratuits sur Amazon lors de sa sortie initiale.

Fondatrice des Éditions de la Sorcière Blanche, Virginia allie sa passion pour la recherche à son amour pour les contes surnaturels, offrant des histoires vibrantes d'une magie intemporelle.

En 2025, elle dévoile la réédition de Lazare Donatien : l'Intégrale, où le Drockhead éloquent défie le surnaturel aux côtés de Zeph, son fidèle valet bougon, et de Dimitri, son nouvel apprenti.

Retrouvez Virginia et ses prochaines aventures sur Instagram, X, Facebook, Pinterest, YouTube, et TikTok, ainsi qu'aux Éditions de la Sorcière Blanche (<https://sorciereblancheeditions.com>).

Suivez-la dans une danse où le fantastique réinvente le réel.